

TECHNIKART

SPÉCIAL ART ET SUCCESS STORIES

BARTHÉLÉMY
GROSSMANN

JEAN TODT

AGNÈS B.

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

OLIVIER GOY

TAKESHI KITANO

...

ÉTÉ 2023 | POWERED BY COLETTE UNIVERSE



@tvstore.fr - www.tvstore.fr - photo @adambidar - Juin 2023



ÉDITO(S)

JULIE PEUGEOT



Barthélémy est arrivé comme une évidence dans la construction du nouveau chapitre de *Colette Universe*. On a échangé des idées, évoqué des valeurs et quelques rêves pendant un premier café d'une longue série, et il s'est inscrit de lui-même tout en haut du

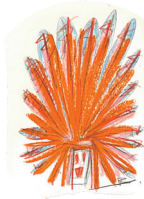
sommaire avec une tonne de sujets à éclaircir. Barthélémy est à la fois porte-parole pour les combattants et alter ego de la détermination.

Il vit pour peindre et peint pour vivre tout en sachant exactement où diriger son œuvre. Quitte à en mourir entretemps. Dans l'ardeur et la persévérance de la quête du succès, il va toujours trouver sa place et poser son empreinte. Sans égocentrisme, mais avec une profonde sincérité : « *Il faut donner envie aux autres de réussir et même si je ne suis encore qu'en chemin, je sème des preuves et je trace les étapes, car je sais que je vais aller tout là-haut* ». Le sens du mot succès est infiniment personnel car il est inhérent à nos propres objectifs, nos propres limites et notre définition du bonheur. Ce mot-

moteur est à la fois un excitant, un rêve et visiblement la somme de nos efforts et combats que l'on mène pour y parvenir.

On peut l'avoir en tête au quotidien et vivre avec sans jamais l'atteindre. On peut même l'atteindre sans jamais y avoir pensé. Pour certains, il est aussi important, que le bonheur qui nous rend beaux ou l'amour qui équilibre et qui soulage quand on le rencontre. Pour d'autres, il est le passeport pour mourir en paix. Pour Barthélémy, le succès est d'abord une prise de conscience. Être en accord avec soi-même et se donner les moyens de ses ambitions en font partie. Si l'on fait du succès le sujet de ce magazine en allant à la rencontre de ceux qui le ressentent, c'est pour rappeler qu'il existe réellement un système de récompense social créée par nous tous, malgré chacun d'entre nous, et qui peut s'avérer, peut-être contre toute attente, être juste et bienveillant. Ce magazine n'a pour autre ambition que de donner au lecteur l'envie de continuer à croire ; car croire c'est le point de départ de toute quête, de toute conquête... Alors merci Barthélémy d'y croire et aux intervenants d'enrichir le message.

BARTHÉLÉMY GROSSMANN



Très jeune, j'ai su que je voulais faire et obtenir plus que ce que je pouvais observer dans mon entourage. Je me suis rapidement intéressé aux gens qui ont fondé des empires artistiques, financiers et intellectuels ; à ceux qui ont laissé au monde un héritage, une trace de leur passage sur terre... Mon obsession était née. Je voulais moi aussi servir à quelque chose ; pas simplement

vivre et consommer pour mon bien-être. Je voulais côtoyer ces gens qui rêvent en grand. Après avoir dévoré toutes les biographies, les œuvres ou les interviews

de ceux qui à mes yeux représentaient la réussite, j'ai découvert qu'ils avaient tous, sans exception, écouté le son de leur propre tambour pour construire leur destinée. Souvent partis de rien, ils ont planté leur rêve, l'ont protégé, cultivé et l'ont fait grandir à chaque seconde de leur vie. Pour lui, ils ont tout sacrifié. Ils se sont parfois retrouvés seuls contre tous, seuls à

voir l'immense arbre dans la petite graine. Souvent moqués, trahis, utilisés ou rejetés, ils ont suivi leur instinct sans jamais en douter, une des clés d'un succès qui, trop souvent, cache un processus qui revêt tous les affres et toutes les grandeurs de la condition humaine. Mes héros ont souvent dû transformer leurs souffrances en force pour être capables de présenter au monde une matière positive plutôt qu'une névrose. Il est ici question de courage ; et ce sont ceux qui en sont les dépositaires que j'admire par-dessus tout.

Et si la lutte est forcément empreinte de sacrifices, elle porte en elle la plus grande des émancipations. Telle est pour moi la philosophie du mot « succès » : devenir la personne qu'on aurait rêvé rencontrer lorsque l'on en avait besoin.

Les succès qui inspirent le monde à travers les âges portent irrémédiablement en eux des valeurs qui ne sont pas toujours celles de l'époque, mais qui, d'une façon ou d'une autre, inspirent les suivantes. Dans ce numéro spécial, j'ai souhaité vous faire rencontrer ces héros qui ont su faire preuve de courage et d'abnégation pour faire en sorte que leur vie n'ait pas été vaine.



BASTILLE DESIGN CENTER



SOMMAIRE

ÉTÉ 2023



Crédit photo couverture : Jimmy ©Barth and co Films

3 : PORTRAIT BARTHÉLÉMY GROSSMANN

« *Les rues dans la nuit se ressemblent un peu, et le ciel aussi qu'il soit gris ou bleu, les jours de la vie sont bien monotones...* ».

4 : LUC BESSON

Itinéraire d'un enfant jamais gâté.

10 : JEAN TODT

De co-pilote de rallye automobile à directeur de la Scuderia Ferrari, il n'y a qu'un pas, Jean Todt est le seul à l'avoir franchi.

11 : AGNÈS B.

Agnès B. nous a accueillis chez elle pour nous confier sans langue de bois les origines de son succès.

12 : COLETTE UNIVERSE

Galerie itinérante et agent d'artistes.

14 : MISSION POSSIBLE : FILM IS NOT DEAD

Focus sur un gardien de la photographie argentine, Johan Leclaire-Bottarelli.

15 : GALERIE STUDER

Success story familiale pour une galerie qui a fait plusieurs fois le tour du monde.

17 : MICHEL FIELD

Rencontre de haute-volige avec un être cultivé et brillant qui n'hésite pas à transmettre avec humilité et humanité les fruits d'une expérience riche et pleine de vie.

19 : TAKESHI KITANO

Homme-orchestre par excellence, Takeshi Kitano a su s'imposer dans de nombreux domaines artistiques en gardant une liberté totale.

20 : FRÉDÉRIC BEIGBEDER

Pour l'écrivain d'un *Roman Français*, il n'y a pas d'école pour le succès. Si on le cherche, mieux vaut s'en remettre aux hasards et au monde de la nuit.

21 : JÉRÉMIE LIPPMANN

Le succès comme coup de théâtre...

22 : OLIVIER GOY

La force et le courage sont au cœur de la réussite. Certains, comme Olivier Goy, n'ont pas attendu l'adversité pour se révéler. Au contraire, cette dernière n'a fait que renforcer son désir d'honorer la vie.

23 : JIMMY

10 % de Barthélémy Grossmann, 100 % Jimmy.



TECHNIKART SPÉCIAL « ÉTÉ 2023 » • 9 Rue Mandar 75002 Paris • Éditeur Fabrice de Rohan Chabot (fchabot@technikart.com) • Rédacteur en chef invité : Barthélémy Grossmann • Rédacteur en chef adjoint : Benjamin Cazeaux • Direction Artistique Frédéric Fleury - En couverture : Barthélémy Grossmann - Secrétaire de rédaction - Violaine Epitalon - Administrateur Laurence Gaubert Service De Distribution (Réservé Aux Diffuseurs) ventes@technikart.com • Technikart est édité par YAKART. Technikart est membre du réseau des Entreprises-Artistes, initié par l'artiste Yann Toma depuis 2006, et de l'équipe de Recherche Art & FLux (Art, Économie, Sciences Politiques) Institut ACTE de Paris 1 Panthéon Sorbonne. • Ne pas se jeter sur la voie publique - Supplément offert avec le mensuel Technikart Numéro 269 Mai 2023 • Imprimé par ILD - N° ISSN: 1162-8731

PORTRAIT

BARTHÉLÉMY GROSSMANN

« Les rues dans la nuit se ressemblent un peu, et le ciel aussi qu'il soit gris ou bleu, les jours de la vie sont bien monotones, oui mais toi tu ne ressembles à personne ... ». S'il fallait parler de Barthélémy Grossmann, ou s'il avait fallu le mettre en chanson, Yves Montand aurait pu entonner ses propres couplets.

Autodidacte, atypique, utopiste, idéaliste, opiniâtre, passionné, impatient, obstiné, humaniste... Barthélémy est tout cela, et bien plus encore ; un artiste dans l'âme et une âme d'artiste en somme. Au premier abord, le garçon est improbable, de facture comme d'apparence, la rigueur d'un métronome suisse-allemand tranche avec une originalité assumée jusqu'au bout d'une mèche peroxydée. Non, décidément Barthélémy Grossmann ne ressemble à personne. D'aucuns seraient tentés d'en faire un Don Quichotte des temps modernes, mais ce serait l'approcher au premier degré, sans nuance, lui dont la palette de couleurs explose dans tous ses sens. Car il ne faut pas confondre entêtement et ténacité, Barthélémy ne construit pas des châteaux en Espagne et ne transforme pas sa quête chevaleresque en croisade à la rencontre du premier cavalier qu'il croise en chemin. L'artiste n'a rien d'un Tartarin de Tarascon et ne s'arrête pas devant le premier pont, non, il traverse toutes les ruelles, tous les chemins qui mènent à ses rêves bien définis, et construirait de ses mains son boulevard si c'était le seul moyen d'arriver à sa destination.

L'artiste est ambitieux certes, il ne conçoit que la réussite et le succès. Il vise la consécration, mais ne sacrifie jamais sa ligne de conduite. Il ne connaît que le culte du travail acharné, jusqu'à l'épuisement, et ne dort pas la nuit, où il lit, il peint dans sa tête jusqu'à l'harassement. Le fruit ne tombe jamais bien loin de l'arbre : son père peint également. Mais il sait aussi renoncer, s'opposer, s'entêter, envers et contre tout, envers et contre tous, si on travestit son œuvre. Il déteste le mercantilisme et exécère les mondanités en fuyant « la tendance ». Il renoncerait, comme il l'a

fait cent fois, à un pont d'or si on lui impose une vision qui n'est pas la sienne. Laissez-lui sa folie, elle nourrit sa poésie. Il aurait pu inspirer un dialogue d'Audiard : « *Bienheureux les fêlés car ils laissent entrer la lumière.* » Le succès sera sien ou ne sera pas, mais ne viendra jamais de ce qu'on voudra faire de lui. On ne façonne pas Barthélémy Grossmann, on ne le modèle pas parce qu'il ne se trahit pas, fidèle aux autres et à lui-même.

Dans son œuvre, le thème des Indiens est aussi celui de la tribu ; la sienne, qu'il fait vivre dans son œuvre pudique sans jamais les nommer. S'il fallait définir l'univers de l'artiste, sur son épitaphe à titre posthume, on y lirait « *A vécu sans compromis, est mort sans concessions* » ; non pas dévoré par l'ambition, mais rongé par la passion. Perfectionniste à l'extrême, « *vingt, cent fois sur le métier remettez votre ouvrage* », comme disait Boileau, et animé de ce seul état d'esprit, alors il peut commencer à créer.

Son univers est cependant profondément altruiste, il y délivre son message de force universelle comme un totem, une protection qui l'accompagne partout, une énergie intérieure qui transcende. Dans son univers cinématographique, profondément esthétique et torturé, Barthélémy Grossmann raconte sa quête et expie aussi ses propres démons mais, souvent, redevient un enfant... Il admire. Avoir un mentor, cent mentors, c'est redevenir le petit garçon qu'il n'a pas cessé d'être en rêvant de tutoyer ses idoles, mais c'est aussi s'approcher de son Graal ; Luc Besson est de ceux-là. Il est sa source d'inspiration, cette indéfectible référence, mais Barthélémy Grossmann s'inspire et n'imité personne. Le nivellement vers le



Barthélémy Grossmann ©FX Pelissier

**« IL TRAVERSE
TOUTES LES
RUELLES, TOUS
LES CHEMINS QUI
MÈNENT À SES
RÊVES BIEN DÉFINIS,
ET CONSTRUIRAIT
DE SES MAINS SON
BOULEVARD SI C'EST
LE SEUL MOYEN
D'ARRIVER À SA
DESTINATION. »**



haut demeure sa motivation suprême. Comme disait Léonard De Vinci à propos de son maître Verrocchio : « *L'apprenti qui ne dépasse pas le maître est médiocre* ». Dans cette phrase s'incarne toute la quête de Barthélemy Grossmann, sa grandeur mais aussi sa décadence, ses maîtres sont immenses mais son humilité plus grande encore, les approcher serait le travail d'une vie, les égaler un but ultime, les dépasser une quête impossible. C'est alors que l'artiste devient torturé, tout se mélange sur la toile, ce n'est pas l'ambition ou le succès qui le dévorent, c'est la perfection inatteignable qui le hante. Subitement, tel un Auguste Rodin, la rage monte et il pourrait marteler son propre chef-d'œuvre et le détruire là où il l'aura buriné des années, parce qu'on ne l'a pas compris, parce qu'on n'a pas adopté tous les Indiens de sa tribu, parce qu'on n'a pas su comment l'aimer, puisque la clé de lecture est dans l'épilogue, jamais dans la préface.

Finalement, le propre du génie n'est-il pas de demeurer suffisamment incompris pour n'avoir d'autre choix que de persévérer ?

Maître Valérie Coriatt
Avocat au barreau de Marseille et collectionneuse.



LUC BESSON

ITINÉRAIRE D'UN ENFANT JAMAIS GÂTÉ

Parti de rien, Luc Besson a construit, à force de films cultes, un univers qui est parvenu à conquérir l'Amérique. Un véritable self-made man.

Tu représentes vraiment celui qui est parti de rien, c'est-à-dire pas de famille dans le cinéma, pas de connexions, et tu t'es construit projet après projet. Tu as construit quelque chose d'immense que tout le monde connaît et reconnaît aujourd'hui. C'était quoi ton rêve au départ ?

Luc Besson : D'abord, je n'ai jamais voulu être tout seul, au contraire. Souvent, quand je fais des conférences devant des étudiants, j'essaie de leur rappeler la chance qu'ils ont de pouvoir faire famille. Un peu comme Corman, Scorsese, Coppola et Lucas, qui avaient la chance incroyable d'être ensemble à leur tout début ; ensemble pour se montrer les films des uns et des autres et passer des heures à se crêper le chignon sur tel et tel plan. Cette émulation, je ne l'ai jamais vécue et elle m'a énormément manqué.

Je viens d'une famille de parents divorcés. Ils m'ont mis en pension et ont refait des familles chacun de leur côté. Cette douleur-là, cet isolement-là... Je pense qu'à cet instant, c'est une sorte d'instinct de survie qui surgit et qui te fait dire : « *Il faut que je m'en sorte, il faut que j'existe* ». J'avais le sentiment que mon nom ne m'appartenait pas, qu'il appartenait désormais à ces autres familles. J'avais un besoin impérieux de crier que j'étais là, que je n'étais pas mort. Tout ça, ça ne te donne pas le choix. Quand on ne voulait pas me produire, quand on ne voulait pas m'aider, j'étais obligé de trouver un moyen de faire autrement. Je ne savais pas tellement faire de la mise en scène, mais je savais encore moins produire. Pourtant, faute de producteur, j'ai appris la production, et ainsi de suite. Et même si bien sûr c'est une image, quelque part, c'était ça, ou la mort.

Cette sensation de toujours courir sur une route en bord de falaise m'a beaucoup aidé. Peut-être que si j'avais eu une famille plus heureuse, plus unie, j'aurais été plus fainéant, je n'aurais peut-être pas fait

grand-chose... Ce sont ces concours de circonstances qui ont fait naître chez moi une résistance un peu hors du commun. Ça m'a donné une force, un courage supplémentaire par rapport aux autres.

Avais-tu une vision de ce que devait être ta carrière ? Est-ce que tu t'es dit : je veux faire des films aux États-Unis ?

Pas du tout ! En fait, je n'ai pas de culture cinéma, ou plutôt, au départ je n'en avais aucune puisque chez moi je n'avais pas de télé et je n'avais pas accès au cinéma. Mais étrangement, mon rêve premier je l'ai formulé en parlant au ciel, (ça m'arrivait de lui parler de temps en temps). Je lui ai dit : « *S'il vous plaît, laissez-moi en faire un, juste un seul* »... Une fois que j'en ai fait un bien sûr... j'ai parlé au ciel : « *Laissez-moi en faire un deuxième* »... Après *Le Grand Bleu*, mon troisième film, pour lequel j'avais encore une fois parlé au ciel, j'ai commencé à comprendre que j'avais peut-être gagné un ou deux tours gratuits ; j'avais peut-être gagné le droit d'en faire un ou deux sans que ce soit aussi difficile. Mon rêve, c'était de pouvoir en faire au moins un.

Est-ce que tu estimes avoir eu de la chance ?

La chance tu la crées. Il y a une phrase qui m'a toujours guidé : « *Qu'est-ce qui rend ton prochain film meilleur ?* » Cette question, il faut se la poser en permanence. On s'aperçoit assez vite que même si c'est très agréable d'aller dans des festivals, d'avoir des gens qui vous disent à quel point vous êtes formidable, ça fait évidemment plaisir, ça fait du bien à l'ego ; mais en aucun cas ça ne rend le prochain film meilleur, jamais. Ce qui rend le prochain film meilleur, c'est de marcher dans la rue, de regarder les gens passer, de regarder les histoires se faire et se défaire, de regarder les arbres, de regarder le passé, d'écouter les gens raconter leur vie, leurs malheurs, leurs bonheurs... Ça, ça peut t'aider à rendre ton prochain film meilleur. Te pencher sur les nouvelles

« PEUT-ÊTRE QUE SI J'AVAIS EU UNE FAMILLE PLUS HEUREUSE, PLUS UNIE, J'AURAIS ÉTÉ PLUS FAINÉANT, JE N'AURAIS PEUT-ÊTRE PAS FAIT GRAND-CHOSE... »



© Dogman Photo Shanna Besson © 2023 - LPB - EUROPACORP - TF1 FILM PRODUCTION - TOUS DROITS RÉSERVÉS

technologies aussi, ça peut rendre ton prochain film meilleur.

Un jour, une fille est venue me voir en me parlant d'Avid, un nouveau système de montage électronique, qui faisait l'objet d'une présentation. J'y suis allé et la démonstratrice m'a dit : « *Là, il y a le premier plan avec la dernière image du plan, et là il y a la première image du plan d'après* ». Je lui ai demandé comment on faisait pour enlever une image. Elle me dit « *Ben tu fais ça, (fait mine d'appuyer sur un bouton) et si tu veux remettre l'image tu fais ça (fait mine d'appuyer sur un bouton)* ». La deuxième question que je lui ai posée c'est combien ça coûte ? À l'époque, avec la pellicule 35mm, enlever une image et la remettre ça te prenait au moins cinq minutes. Elle, pour enlever une image et la remettre, ça lui prenait deux secondes. À cette époque, je me préparais à monter *Léon*. J'ai compris qu'on passait de cinq minutes à deux secondes, donc j'ai acheté la première machine disponible en France. Problème, je n'ai trouvé aucun monteur. Ils refusaient tous. « *Rien ne remplacera le toucher de la pellicule* », m'a-t-on dit. Ça m'a fait rire à l'époque, ça change quoi le toucher de la pellicule ? Ça ne rend pas le film meilleur. J'ai proposé le job à la démonstratrice. Elle m'a dit : « *Mais je n'ai jamais monté ! – Ce n'est pas grave, tu sais faire fonctionner la machine, donc c'est bon !* » Et elle est devenue cheffe monteuse.

Tout ça pour dire que ma seule motivation c'est de savoir ce qui peut rendre le prochain film meilleur. Il n'y a que ça qui m'intéresse. Le reste ne m'intéresse pas. Je suis très content quand de temps à autre je reçois des louanges, ça me fait très plaisir, mais quand je rentre chez moi, je remonte mes manches, je me lève à 5 heures, et j'écris.

Le travail est une hygiène de vie pour toi ?

Je pense que le travail participe plus à l'équilibre qu'à l'hygiène. Tu peux très bien ne pas travailler et avoir une hygiène de vie, c'est pas un élément essentiel. Mais je pense que, tout comme il est important de faire deux ou trois fois par semaine une petite heure de sport pour son corps, le travail participe à l'amélioration de ton hygiène de pensée. Me concernant, ça fait plus de quarante ans que j'écris tous les matins, généralement entre 4 et 7 heures. Et si exceptionnellement, pendant deux ou trois jours, je ne peux pas travailler, alors je ne me sens pas bien.

Tu as réussi à créer un univers reconnaissable. Quand on allume la télé et qu'un de tes films passe on reconnaît immédiatement ton style.

Tu sais, nous sommes tous différents. Si un film est reconnu comme étant de moi, je pense que ça signifie simplement que je suis en adéquation avec moi-même. Mais c'est la même chose dans la vie, même si tu ne fais pas de films, il y a des gens que tu fréquentes, que tu reconnais, parce qu'ils sont drôles, parce qu'ils sont intéressants, parce qu'ils savent écouter, parce qu'ils ont des qualités différentes. Et ce sont des gens qui s'affirment eux-mêmes par ce qu'ils sont. Qu'ils soient boulangers ou cinéastes. En fait, la vraie difficulté aujourd'hui c'est la perte d'identité des individus. Ils finissent par ne pas savoir qui ils sont. Sur internet, c'est flagrant, comme ces gens qui se prennent en photo des verres de tequila à la main du genre « *on s'amuse comme des fous* », alors que c'est juste pour le temps de la photo, deux secondes plus tard ils se font de nouveau la gueule. Tout ce *fake* donne aux gens le sentiment d'exister. Pour des raisons

économiques, on nous empêche d'être en relation avec nous-même. Il n'y a pas de petites existences. On a beau ne pas être intelligent, riche, ou que sais-je, ce n'est pas important, ce qui est important c'est de savoir qui tu es. L'éléphant a autant de valeur que la fourmi.

C'est quoi pour toi la définition du succès ?

C'est voir un film à la fin et être en accord avec ce qu'on a voulu faire en se disant qu'on ne s'est pas trop mal débrouillé... Avec le temps, on s'aperçoit que la période de sortie d'un film, lorsque tu analyses le nombre d'entrées pays par pays, c'est excessivement court. Après ça, ton film c'est juste, au mieux, un DVD sur une étagère. Le succès c'est la longévité. J'ai revu *Apocalypse Now* et c'est incroyable ce mec torse-nu qui dit « *J'aime l'odeur du napalm au petit matin* ». Même trente ans plus tard, ça me fait craquer. Le succès ça n'est donc pas le succès immédiat, c'est celui qui ne se dément pas, c'est la capacité d'une œuvre à traverser le temps.

Est-ce que tu penses qu'il faut aussi parfois se perdre pour mieux se retrouver ?

Je pense qu'il faut avoir des règles essentielles... La première, c'est celle de travailler sur ce qui rend le prochain film meilleur, ça c'est la règle absolue. La seconde, c'est de se servir de ses sens. Ce sont des capteurs dont tu as besoin pour l'émotion de ton film. Tu apprends bien plus dans la rue qu'en regardant un film. Il faut être sensible, capable d'écouter ce qu'une personne raconte. C'est de la nourriture pour mes personnages. C'est ce qui me permet de les diriger, quand bien même je n'ai jamais été handicapé, n'ai jamais tué qui que ce soit ou que je ne serai jamais une femme. Mais si j'arrive à nourrir mes acteurs, c'est parce qu'avant ça j'ai fait les courses. Toute la journée je fais les courses.

Un jour, c'était sur le tournage d'*Atlantis*, j'étais sur une paroi à une trentaine de mètres de profondeur. En regardant la paroi je vois une ombre. J'ai pensé que c'était le bateau, mais je n'entendais pas le moteur. Je me retourne et je vois un requin-marteau d'environ cinq mètres, devant peser au moins une tonne, passer tranquillement, l'air de rien. Mon premier réflexe a été de me tendre d'un seul coup. La peur. Puis dans son regard j'ai vu : « *Ah toi aussi... toi aussi tu es là à traîner ta solitude* ». Je me suis senti tellement con d'avoir eu peur. Nous traînions notre solitude tous les deux. Tu sais, un requin ne peut pas s'arrêter de nager, sinon il coule. C'est un animal condamné à avancer. C'est la raison pour laquelle cet animal est solitaire, il ne peut suivre personne, seulement son rythme. Il n'a donc pas de famille, pas d'amis, il faut qu'il avance, c'est tout. Dans ses yeux il y avait une certaine tristesse. J'y ai reconnu la mienne... C'était il y a plus de 30 ans et ça m'a bouleversé. Ce requin-marteau qui faisait peur à tout le monde m'a donné le sentiment qu'il était presque content de m'avoir croisé. C'est ce genre d'événements qui marque ton cinéma. Ce sentiment-là je l'ai utilisé dans un de mes films, indirectement c'est sûr, mais je l'ai utilisé. C'est cette nourriture dont je te parle, cette nourriture de la vie.

Quelle est la place de l'expérience dans le processus de création d'un artiste ?

C'est une question compliquée, car tu as beau gagner en expérience le fait est que tu évolues toi-même. Ton ambition par exemple, en devenant plus grande, nécessite inévitablement une expérience que tu n'as pas. Ça se décale tout le temps... Mais malgré ça je dirais qu'il y a deux

critères qu'il faut prendre en compte : la fraîcheur, qui s'apparente à la naïveté ou l'enthousiasme, et puis la connaissance. Au début tu n'as que de la fraîcheur et presque aucune connaissance ; plus le temps passe et plus la balance tend à pencher dans l'autre sens. Le risque, quand tu as énormément de métier, c'est de ne plus avoir de fraîcheur. Tu as des réflexes où tu peux te dire : « *Non, ça va aller, ça va être bien, ça va plaire aux gens...* » et c'est là où c'est dangereux. Pour éviter ça, il y a le temps... Il faut parfois savoir prendre deux ou trois ans pour se recharger en naïveté et en enthousiasme. Enchaîner les projets, cela a tendance à user ces deux dimensions pourtant nécessaires à la création.

Tout là-haut, où tu as été, il y a quoi ?

À chaque fois que j'ai eu la chance d'avoir un film qui a vraiment marché, mon premier réflexe c'est de m'éponger le front en me disant : « *On est vraiment passé près du gouffre* ». Une médaille d'or ça se gagne à un millième de seconde. Tu ne gagnes pas avec quinze mètres d'avance en buvant un café. Moi, c'était pareil, je suis passé à ras de la catastrophe à chaque fois. Il y a quelque chose d'un peu miraculeux à réussir un film. Il y a très longtemps, un monsieur m'a dit une phrase qui m'a terrorisé : « *Il faut deux ans pour réussir un film et il faut deux minutes pour le rater* ». C'est terriblement vrai. Si tu as deux minutes de trop dans ton film, tu peux le rater. Pour *Dogman*, qui je crois est plutôt pas mal réussi, on n'était pas loin d'être mauvais. L'équilibre on le trouve seulement depuis quelques semaines, mais avant ça, le film était fragile. Pas mauvais, mais fragile... Il pouvait tout à fait être raté. Tous les films sont comme ça.

Aujourd'hui, on juge beaucoup les œuvres sur les chiffres. Ce sont eux qui semblent dicter les succès ou les échecs.

Comme je te le disais tout à l'heure, le succès d'une œuvre ne se juge pas dans l'immédiat. Comment juger Van Gogh à son époque ? Le maître vendait ses toiles pour un franc et aujourd'hui elles valent plusieurs centaines de millions d'euros. Ça n'a pas de sens. Un film, il faut le chérir pour les dix minutes qui sont bonnes. Un film qui a dix minutes réussies, c'est merveilleux. Ces dix minutes-là nous emportent si loin que ça n'est pas si grave si le reste n'est pas très bon. J'ai tellement d'indulgence pour ça. Je vois des films qui se font démonter parce qu'il y a un quart d'heure de trop. Si tu regardes *Babylon*, c'est un chef-d'œuvre. Est-ce qu'il est parfait ? Non. Je suis moins sensible à la dernière demi-heure, mais pendant plus d'une heure c'est un véritable chef-d'œuvre. C'est la seule chose dont il faut se souvenir, cette heure magique qui nous a remplis de bonheur.

On s'habitue aux critiques avec le temps ?

Ça fait presque 40 ans maintenant que je n'ai pas lu une seule critique. Bien sûr, j'entends ce qui se dit, mais c'est tout, le reste ne m'intéresse pas tellement. On peut critiquer les films, mais ils ne sont pas faits pour ça, ils sont faits pour apporter du bonheur au public. Et le public a le choix. Avec près de dix films qui sortent au cinéma chaque semaine, on est un des rares pays où tu peux presque tout voir, du petit film étranger à *Super Mario* ; c'est une richesse incroyable. Le cinéma est l'une des dernières propositions amicales que l'on peut offrir aux gens. J'ai parfois le sentiment que les critiques professionnels se placent un peu comme un clergé ; ils veulent se

« IL Y A TRÈS LONGTEMPS, UN MONSIEUR M'A DIT UNE PHRASE QUI M'A TERRORISÉ : IL FAUT DEUX ANS POUR RÉUSSIR UN FILM ET IL FAUT DEUX MINUTES POUR LE RATER. »



© Dogman Photo Shanna Besson © 2023 - LPB - EUROPACORP - TF1 FILM PRODUCTION - TOUS DROITS RÉSERVÉS

positionner entre Dieu et le croyant. Pour moi, Dieu appartient à tout le monde. Si tu veux t'adresser à lui, tu te mets dans ton lit et tu lui parles ; personne ne doit pouvoir t'en empêcher, quel que soit celui que tu pries.

Je pense que pour protéger la créativité il faut qu'il y ait une véritable solidarité entre les artistes et le public. Aujourd'hui, cette créativité est menacée par l'argent ; par les décideurs qui ne jugent qu'en termes de profit. Elle est également menacée par l'Intelligence Artificielle, qui est déjà en mesure de remplacer nombre d'artistes. Si l'on veut que l'être humain préserve son titre : « être » et « humain », il est absolument nécessaire qu'il y ait une solidarité entre ceux qui essaient de créer et le public. Peu importe d'ailleurs que ces objets de création soient bons ou mauvais, petits ou grands, politiquement corrects, excessifs ou même outranciers ; ce qui compte par-dessus tout, c'est de garder un esprit de créativité. L'art n'est pas là pour respecter les codes. La société s'en charge très bien toute seule. La seule chose qui puisse nous sauver c'est d'avoir une petite lumière devant nous qui nous guide, bonne ou mauvaise. Je préférerais toujours un film pas terrible à pas de film du tout.

Tu n'as pas fait que réussir; tu as aussi beaucoup œuvré pour le cinéma et pour les autres, notamment au travers de livres éducatifs sur le cinéma. La transmission, c'est important pour toi ?

Je voulais faire gagner du temps aux jeunes. Toutes ces choses que j'ai dû apprendre seul, ça me paraît

judicieux de les transmettre pour que ce temps ils le passent plutôt à tenter de faire des films. La vérité c'est qu'on n'est jamais vraiment seul et heureusement. C'est toujours plus facile d'être à quatre pour porter 100 kilos. Aussi, lorsque tu vois le film d'un autre réalisateur et que tu te dis : « Ah ouais d'accord ! on peut aller jusque-là, il ou elle a osé aller jusque-là... », ça ne peut que t'aider et te libérer. Il y a deux types de joueurs de foot : ceux qui refusent d'aller dans un club parce que Zidane y joue ; et ceux qui y vont justement parce que Zidane y joue. Moi je suis de la deuxième catégorie. Je préfère apprendre des meilleurs plutôt que de me dire que je ne vais pas suffisamment briller. Il y avait un peu le même problème dans le cinéma italien des années 1960, 1970. À l'époque, c'était le cinéma numéro un au monde, avec les Fellini, Visconti, De Sica, Scola, etc. À l'époque, c'était simple, les producteurs produisaient les grands maîtres, les *Maestros* comme on les appelait, et les assistants étaient nés pour être assistants. Résultat, presque aucun de ces assistants n'est devenu metteur en scène. Il n'y avait aucune transmission, ni de la part des producteurs, ni de la part des metteurs en scène. Donc le jour où ces *Maestros* ont disparu, il n'y avait plus personne pour faire des films. La transmission, c'est primordial.

Si tu croisais le petit Luc aujourd'hui, quel conseil tu lui donnerais ?

Je lui dirais : « Ça va être dur, tu vas souffrir beaucoup, mais tu vas avoir mille vies imaginaires et certaines de tes larmes viendront du bonheur. »

Barthélémy Grossmann

« LE FILM N'EST RIEN D'AUTRE QU'UNE DES DERNIÈRES PROPOSITIONS AMICALES QUE L'ON PEUT OFFRIR AUX GENS. »



© Vanessa Von Zitzewitz

Jean Todt, Envoyé spécial du Secrétaire Général des Nations Unies pour la sécurité routière

JEAN TODT

De copilote de rallye automobile à directeur de la Scuderia Ferrari, il n'y a qu'un pas, pourtant Jean Todt est le seul à l'avoir franchi. Rencontre avec un technicien hors pair aux valeurs bien ancrées.



Au départ, quelle était votre ambition ?

Jean Todt : Devenir un champion coureur automobile. Comme quoi, les choses peuvent changer à l'arrivée... Les opportunités, le destin... Tout évolue.

Pourtant, tout semble très mathématique avec vous. On a l'impression que vous analysez tout ; comme si vous aviez une vision très précise de la manière dont les choses doivent être faites. Est-ce quelque chose qui est arrivé au fur à mesure ou bien était-ce présent dès le départ ?

Mon don, ce sont les chiffres. Ça, c'est donc quelque chose qui m'est arrivé naturellement, ça n'a rien à voir avec la compétition automobile ou bien le pilotage. Cela a à voir avec une forme de caractère d'esprit ; une façon dont le cerveau est constitué. D'ailleurs, c'est l'une des fascinations que j'ai pour l'être humain, il y a sur terre huit milliards de prototypes ; chacun a les mêmes spécifications, mais tous fonctionnent différemment...

Quelle était votre définition du succès lorsque tout a commencé ?

Pour vous parler franchement, je n'ai jamais vraiment pensé au succès. Ce qui m'intéressait en revanche, c'étaient les résultats, ou plus exactement gagner. C'est quelque chose qui est en moi. Quoi que je fasse, je veux gagner. Je suis un éternel insatisfait. J'ai la conviction qu'on peut toujours faire mieux. Une victoire n'est jamais totale. Derrière, il y a toujours quelque chose d'autre à aller gagner. Cela

permet de toujours regarder devant, vers l'avenir, et de ne pas se contenter de ce qui a été fait.

En F1, on a l'impression que les décisions doivent être prises extrêmement rapidement, l'instinct dicte-t-il nos choix ?

Ça dépend, il y a toute sorte de décisions, la décision pendant la course effectivement, elle est rapide, mais en fait, souvent, la course on la gagne avant qu'elle ne commence. Il s'agit davantage d'une récitation que d'une réaction. Le travail se fait en amont. Si l'on a bien travaillé avant, je dirais qu'il s'agit simplement de gestion de course. Et si jamais les choses ne se déroulent pas comme prévu, alors à ce moment-là il faut effectivement être capable de prendre des décisions dans un laps de temps très réduit, ou bien d'avoir des gens autour de soi qui soient les personnes les plus à même de les prendre.

Quelle place la chance tient-elle dans la réussite ?

Une petite. Bien évidemment, il y a des destins plus chanceux que d'autres, dans le sens où certaines choses nous échappent. Certaines personnes se retrouvent au bon endroit au bon moment, d'autres non. Mais, plus qu'en la chance, je crois fermement en cet adage qui dit que l'on récolte ce que l'on sème. Si l'on plante du bien, il y a de grandes chances que ce soit du bien que l'on récolte. La règle vaut tout aussi bien pour le mal...

Lorsque l'on a l'ambition de devenir le meilleur, faut-il savoir s'entourer des

meilleurs ?

Choisir les meilleurs, c'est en soi le témoignage d'une preuve de confiance que l'on octroie à autrui. C'est une belle ambition. La plupart des gens se méfient de ceux qui sont meilleurs qu'eux de peur qu'ils prennent leur place. C'est à mon sens une erreur de jugement, car ce qui compte, ce n'est pas d'être le meilleur, il y a toujours meilleur que soi, mais bien de savoir gérer et entraîner derrière soi les meilleurs.

Face à l'adversité, quelle est la plus grande leçon que vous ayez retenue ?

Savoir résister. Et pour bien résister, l'être humain, à l'instar de toutes les machines, doit correctement recharger ses batteries pour bien fonctionner. Un bon sommeil est primordial. Je crois que l'autre chose très importante c'est de bien savoir utiliser son temps. Quand on est très occupé, savoir l'optimiser est absolument capital.

Pour finir, quel conseil donneriez-vous à un jeune qui souhaite réussir dans un domaine ?

D'être préparé et d'être prêt à se battre. Le meilleur moyen, c'est d'être passionné et de ne pas abandonner. Je le dis tous les jours : « *Make impossible possible* ». Toute la journée, j'entends que ce n'est pas possible, tout le temps. Moi, je dis que c'est possible et dans 90 % des cas, ça l'est...

Barthélémy Grossmann

« TOUTE LA JOURNÉE J'ENTENDS QUE CE N'EST PAS POSSIBLE, TOUT LE TEMPS. MOI, JE DIS QUE C'EST POSSIBLE ET DANS 90 % DES CAS, ÇA L'EST... »

© Gaspar Noé

AGNÈS B.

Agnès b. nous a accueillis chez elle pour nous confier sans langue de bois les origines de son succès. Rencontre décontractée avec une avant-gardiste pour qui l'indépendance et l'authenticité ne sont pas qu'une question de style.

Au départ, quelle était votre ambition ?

Agnès b. : Je n'ai jamais eu d'ambition. C'est un mot que je ne connais pas, que je ne comprends pas. Je ne me suis jamais ennuyée. J'ai toujours adoré faire des choses. Je suis styliste. C'est marqué dans mon passeport... « styliste ». On peut tout styliner vous savez.

Vous n'avez pas attendu que ce soit à la mode.

Je n'aime pas la mode ! Et je n'ai rien attendu. Encore moins que les choses arrivent. On a retrouvé une photo de moi datant de 1983, place de la Concorde sur mon vélo. Moi, j'étais déjà dans Paris à vélo ; les trottoirs, les « sens interdit », tout...

Vous dites que vous n'aviez pas d'ambition, mais aviez-vous une idée précise de ce que vous désiriez accomplir ?

Non, vous savez je suis née à cent mètres du parc de Versailles. J'y ai été élevée. J'ai passé toute ma petite enfance au bassin de Neptune. Et puis j'allais au Louvre juste pour voir *L'Homme au gant* du Titien. J'étais amoureuse de lui. À l'école, ma professeure de dessin m'avait incitée à faire les Beaux-Arts de Versailles en dehors des classes. J'avais donc neuf heures de dessin par semaine. Ensuite, je me suis mise à prendre des photos, puis à réaliser un film et maintenant je suis dedans jusqu'aux oreilles (*rires*). L'art, c'est une vocation. Il y a peu, on a retrouvé un devoir de français que j'avais fait vers mes 11, 12 ans où je disais vouloir faire l'École du Louvre et avoir une galerie d'art plus tard. J'ouvrai ma première galerie en 1983... Aujourd'hui, je crois que si Versailles a influencé autant de choses c'est parce que c'est un ensemble qui est à la fois hyper droit et en même temps qui part dans tous les sens.

Vous avez toujours fait ce que votre instinct vous disait de faire ?

Oui, je suis plutôt instinctive. Je ne sais pas si cela

vient du fait que je n'aie pas été suffisamment protégée ou que je ne suis pas suffisamment prudente, mais je navigue à vue. Vous savez, nous sommes une famille de marins. Pour dire qu'un truc nous freine on dit de quelqu'un qu'il est une « ancre flottante », ou « un seau de toile au bout d'un boot ». « Bon vent, naviguer à vue », tout vient de là sûrement ; de ces moments de voile avec mon frère lorsque nous étions petits. Mais au-delà de ça, je crois beaucoup au bon sens. Une décision doit relever le plus souvent possible du bon sens. Dans le métier il vaut mieux être très concret et réaliste ; même si je dessine quelque chose que j'aime beaucoup, si je sais qu'il ne se vendra pas ce n'est pas la peine de le faire, mieux vaut attendre deux ans. J'ai les pieds sur terre. Comme disait ma grand-mère : « Faut pas péter plus haut que son cul »...

À quoi pensez-vous avant de vous endormir ?

Je bouquine, j'adore lire avant de dormir, j'en ai besoin. Ça me fait autre chose, ça m'emmène ailleurs. Récemment j'ai découvert le *Chevalier de Saint-Georges*, malheureusement assez méconnu aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle on va essayer de republier le livre. Le Chevalier de Saint-Georges était le fils d'un planteur de la Guadeloupe et de la plus belle des esclaves. Lorsqu'il est allé à la cour de Louis XV, il a époustoufflé tout le monde. Il excellait dans de nombreux domaines artistiques, notamment la musique et la danse. Il a fini par se battre pour la Révolution alors qu'il avait été élevé à Versailles. C'était un personnage extraordinaire.

Avez-vous des regrets ?

J'ai horreur des regrets. Ma mère a toujours parlé au conditionnel passé, « si j'avais su..., j'aurais dû... », c'était le conditionnel passé tout le temps, je trouvais ça terrible... On ne peut pas faire remonter l'eau dans la montagne.

Barthélémy Grossmann

« ON A RETROUVÉ UN DEVOIR DE FRANÇAIS QUE J'AVAIS FAIT VERS MES 11, 12 ANS, OÙ JE DISAIS VOULOIR FAIRE L'ÉCOLE DU LOUVRE ET AVOIR UNE GALERIE D'ART PLUS TARD... »

« OUI, JE SUIS PLUTÔT INSTINCTIVE. JE NE SAIS PAS SI CELA VIENT DU FAIT QUE JE N'AI PAS ÉTÉ SUFFISAMMENT PROTÉGÉE OU QUE JE NE SUIS PAS SUFFISAMMENT PRUDENTE, MAIS JE NAVIGUE À VUE. »

COLETTE UNIVERSE



Pour moi, l'art est bien plus qu'une simple source de beauté, c'est un moyen pour un artiste dans l'âme de communiquer ses émotions, de déverser son vécu et de vivre, tout simplement. Je suis convaincue que les artistes ont un rôle crucial à jouer dans notre société, en nous aidant à mieux comprendre le monde qui nous entoure. Ce sont leur talent, leurs palettes, la puissance de leur message qui rythment leurs œuvres et enrichissent nos vies.

C'est pourquoi je me suis lancée dans la promotion de mes artistes préférés. Je leur donne la main, une main solide et sincère, pour les aider à réaliser leurs rêves les plus fous. Ensemble, pas de limites à la création, pas de freins aux idées, mais de la passion, de l'engagement à 100 % et beaucoup d'amour.

Colette Universe, c'est le bel héritage de ma grand-mère Colette Peugeot qui doit très certainement être en train de faire la mécène tout là-haut.

Julie Peugeot



J'ai rencontré Julie grâce à mon ami proche Kader, il m'a dit : « *Barth tu dois absolument rencontrer une nana qui est comme nous, c'est une vraie de vraie, tu lui expliqueras où tu veux aller avec ton art et elle pourra t'y mener* ». J'ai dit « *ok présente-là moi* ».

La rencontre a été très simple. J'ai montré à Julie la bande-annonce de mon prochain film *JIMMY* qui sortira en 2024. C'est l'histoire d'un artiste qui se bat pour construire sa propre route et souhaite organiser une exposition dans un musée. Julie m'a regardé et m'a dit : « *C'est bien, c'est ambitieux, mais c'est facile de faire des images et du son. Maintenant il faut le faire pour de vrai, le musée* ».

Je n'ai pas compris tout de suite ce qu'elle voulait dire, car j'ai l'habitude d'être le plus ambitieux de la pièce, puis j'ai su un quart de seconde après que les choses allaient changer... Le lendemain, elle est venue voir mes tableaux à mon atelier pour s'assurer que mon travail lui parlait, sinon elle aurait refusé de s'investir. Lorsque j'ai vu comment elle a regardé mes tableaux, je savais que c'était un oui, puis tout s'est enchaîné et elle a trouvé le lieu en quelques jours : 1000 m² pour exposer mon art !

Barthélémy Grossmann

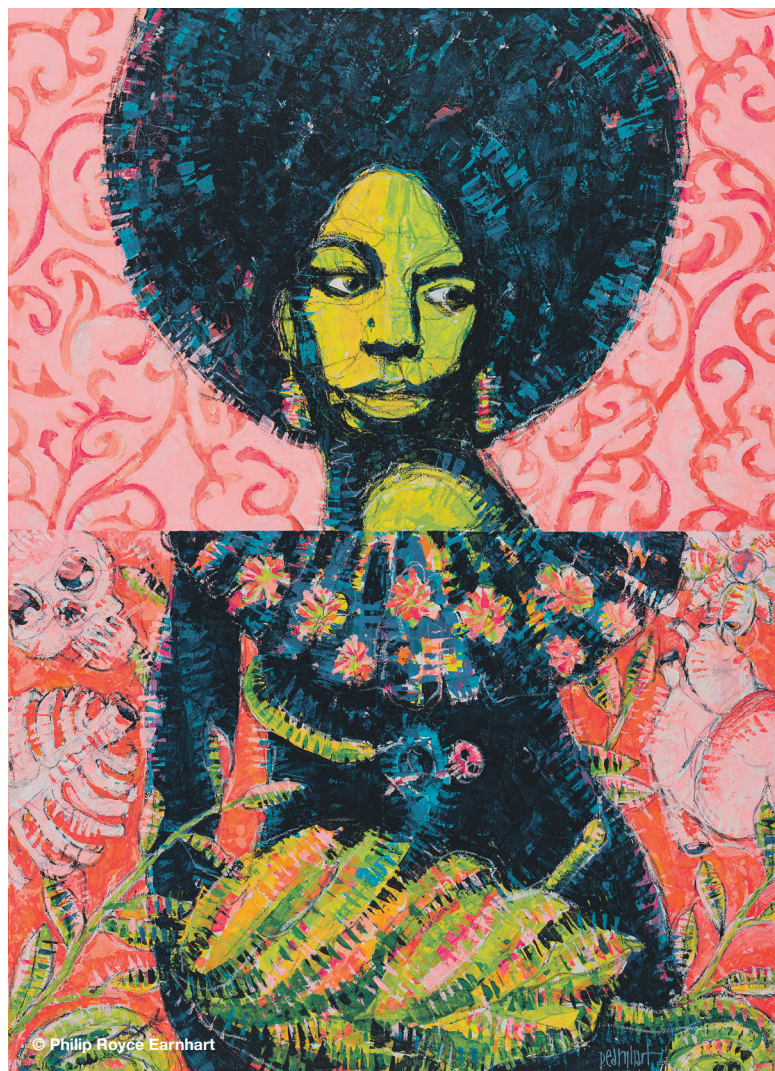
**GALERIE SAUVAGE
ET AGENT
D'ARTISTES
DEPUIS 2020,
VAISSEAU
COMMANDÉ PAR
JULIE PEUGEOT,
PASSIONNÉE
D'ART.**



Sidney Carron et sa ARTCAR
Peugeot 205 GTI 1.9 sur
le circuit «La coupé des
Alpes» de Rally Story.

© Jérémie Lippmann

Depuis plus de 35 ans, RALLYSTORY offre aux férus du moteur l'opportunité de s'élancer sur les plus belles routes d'Europe et d'Afrique du Nord, offrant ainsi un spectacle hors du temps aux habitants des centaines de villages qu'ils traversent avec élégance. Cette année, la Peugeot 205 célèbre ses 40 ans, un modèle iconique et unique en son genre qui a marqué l'histoire de l'automobile grâce à son audace, sa prise de risque et son design. Pour célébrer cet anniversaire, Colette Universe a décidé de personnaliser une 205 GTI 1.9 avec une œuvre de l'artiste déjantée Sidney Carron. Le résultat est une voiture mythique qui ne passe pas inaperçue et qui a fait le bonheur de Pascal Dubroca, propriétaire de la 205.



© Philip Royce Earnhart

Philip Royce Earnhart est un peintre contemporain, graphiste et philanthrope suisse-américain. Il s'est rebellé contre son éducation évangélique stricte pour créer des liens avec les opprimés et les incompris. Ses peintures célèbrent l'interaction entre la lumière et l'obscurité et résonnent avec urgence, humour et éclats de couleurs vibrantes. Son travail explore les dualités et inspire le spectateur vers une résolution plus profonde.

Nina « Eve » Simone
120 x 160 cm
Acrylic on canvas
2023

Nina Simone était une chanteuse, compositrice et militante américaine profondément talentueuse et influente, connue pour sa voix envoûtante et son engagement passionné en faveur de la justice sociale.



MISSION POSSIBLE FILM IS NOT DEAD



Focus sur un gardien de la photographie argentique, Johan Leclaire-Bottarelli. Pour que les vestiges du passé survivent à l'avenir.

Vestige du passé dans un monde de plus en plus numérique, la technique photographie argentique ou analogique réside encore dans le cœur et les coutumes de nombreux photographes et amateurs de cet outil, un véritable objet de fascination. Son charme intemporel et sa qualité d'image unique continuent de séduire et font même de cette caméra un atout pour séduire.

Johan Leclaire-Bottarelli, chef opérateur passionné, trouve dans l'argentique une façon intime et mémorable de capturer des instants de vie ou des expériences de tournage. En choisissant le film analogique, il crée une expérience sensorielle et artistique qui transcende la simple capture d'images. Les textures subtiles, les tonalités chaleureuses et l'esthétique authentique du film argentique ajoutent une dimension intemporelle et nostalgique aux moments. Chaque image capturée sur pellicule rajoute à la préciosité du souvenir, comme si le film était capable d'en accueillir le poids ; préservant l'essence même d'un instant à jamais remis au passé.

Julie Peugeot



Tournage *Le Dernier duel* 2021
Ridley Scott
© Johan LB



© Lara Micheli



© Charlotte Clauzet | Porto 2022



© Andréas Cavasse | Farming the light 2022



© Johan LB | Dancer Lido 2010

GALERIE STUDER

Success story familiale pour une galerie qui a fait plusieurs fois le tour du monde.



© L'Atlas | Toiles Errantes | New York 2007

La Galerie Studer est une galerie d'art contemporain qui opère sur plusieurs continents. En 2017, à 21 et 23 ans, Alix et Guillaume Studer ont créé une plateforme en ligne de vente d'art contemporain, « ArtTime », alors qu'ils étaient en troisième année d'école de commerce, entre Paris, New York et Shanghai. En 2018, leur diplôme en poche, ils s'envolent pour l'Afrique et installent une galerie à Abidjan dans une villa au cœur du quartier des ambassades à Cocody. De nombreux vernissages, partenariats, soirées et performances voient le jour. Parmi les plus marquantes d'entre elles, une collaboration avec l'icône de l'art urbain JonOne qui expose pour la première fois en Afrique noire. À cette occasion, la maison de parfumerie Guerlain accompagne les membres du « club privé » de la galerie pour un vernissage où des flacons issus des collections privées de la marque à l'abeille sont offerts et gravés au nom de chaque invité.

JonOne et la Galerie Studer s'envolent ensuite au Sénégal, à Dakar, pour créer un moment unique. C'est sous le haut parrainage du président de la République sénégalaise que JonOne réalise le premier solo show au sein du plus grand musée du continent africain dédié aux civilisations noires, le MCN.

En 2021 et en 2023, la Galerie Studer organise les premières expositions de JonOne à Dubaï, aux Émirats arabes unis, ainsi qu'à Bangkok. Parallèlement aux expositions, la Galerie Studer s'investit pour permettre aux artistes qu'elle représente de laisser une trace dans l'architecture urbaine de

grandes métropoles. C'est le cas de L'Atlas, qui va réaliser une œuvre monumentale sur le parvis du Palais des Congrès à Abidjan, ou encore de Barnabe qui réalise une fresque murale exceptionnelle au pied du Burj Khalifa à Dubaï.

Ces événements artistiques font naître de nouvelles collaborations, expositions et performances exceptionnelles au sein de la galerie qui représente aujourd'hui une quinzaine d'artistes issus de différentes zones géographiques et de différents milieux artistiques. Parmi eux : L'Atlas, Zemba Luzamba, Barnabe, Jean-Servais Somian, Miles Regis, Philippe Perrin, Jisbar, Raji Bamidele, Tsuyu Bridwell, Chloé.B, Siriki Ky... et bien entendu, JonOne.

Un grand nombre des expositions est accompagné par des dégustations en partenariat avec la prestigieuse maison de whisky, The Macallan. Éclectisme artistique et culturel, découverte de talents, collaborations avec des maîtres et lancements de nouveaux challenges, tels sont les mots qui ressortent lorsque nous discutons avec Alix et Guillaume. Leur ouverture d'esprit et la vision artistique commune qu'ils transportent et transmettent nous donnent envie d'en découvrir davantage et de pénétrer dans leur univers.

PROGRAMMATION

JUIN

Zemba Luzemba – Abidjan

AOÛT

J-S Somian, Zemba Luzamba, Raji Bamidele et Tsuyu Bridwell – Knokke Art Fair, Belgique

OCTOBRE

Exposition avec Colette Universe – Paris

Raji Bamidele – Abidjan

DÉCEMBRE

L'Atlas et Raji Bamidele – Scope Miami Beach

www.galeriestuder.com

info@galeriestuder.com

[@galeriestuder](https://www.instagram.com/galeriestuder)

LE WAVE CLUB

A PROPAGATING DISTURBANCE THAT CARRIES ENERGY

DISCOVER . MEET . EXPERIENCE



LE WAVE CLUB : THE NEW MEMBERS CLUB



© Eric Dessons/JDD

MICHEL FIELD

Rencontre de haute voltige avec un être cultivé et brillant qui n'hésite pas à transmettre avec humilité et humanité les fruits d'une expérience riche et pleine de vie. Tout ce qu'on aime !

« JE PENSE QU'IL Y A UNE SORTE DE FANTASME ENFANTIN DANS LE GESTE ARTISTIQUE, UNE FORME DE PRÉTENTION À VOULOIR S'ADRESSER AUX AUTRES. »

Au départ, quelle est votre ambition ?

Michel Field : C'est difficile à dire, parce qu'on a tendance à se donner rétrospectivement des finalités qu'on n'avait pas. Moi, j'ai toujours adoré croquer la vie et croquer mon époque. Au fur et à mesure que je grandissais, vieillissais, que les époques changeaient, j'essayais toujours d'être en phase avec elles. Tout est parti d'un engagement politique de jeunesse ; ça a continué avec un engagement dans la philosophie, pensant y avoir trouvé ma voie, ce qui s'est avéré totalement faux. Parallèlement j'ai commencé une carrière dans les médias et puis, de rencontres en rencontres et de hasards en hasards, quelque chose d'un « parcours » s'est constitué. Ce qui est assez marrant, c'est que jusqu'à très récemment, et peut-être même encore maintenant, le processus a été beaucoup plus le fait du hasard, à des sortes de coups de tête, plutôt que d'un véritable calcul élaboré ou établi par avance.

Votre définition du succès a-t-elle évolué avec le temps ?

C'est compliqué comme notion le succès. Je pense que le succès peut se définir comme l'adéquation entre ce qu'on fait et les valeurs qu'on porte ; et puis il y a

le succès dans sa dimension externe, c'est-à-dire la reconnaissance des autres. L'homme est tiraillé entre ces deux dimensions, car elles ne coïncident pas toujours. J'ai fait des choix qui étaient toujours dictés par le plaisir et la curiosité. S'il y a vraiment un mot qui devrait résumer ma vie et mes engagements successifs dans les différentes activités que j'ai eues, c'est la curiosité. Mais ça déroute un peu les gens, d'abord parce qu'on est quand même dans un pays qui aime bien nous mettre dans des cases, quand vous êtes philosophe et romancier, prof et journaliste, puis animateur mais en même temps journaliste, c'est souvent mal vécu, comme quelqu'un qui n'est pas légitime là où il est. C'est pourtant un facteur d'enrichissement et d'ébullition incroyable. Il y a deux catégories de gens et de postures dans la vie. Ceux qui se découpent un petit périmètre et qui l'approfondissent, et ceux qui, au détriment de cet approfondissement, circulent. Je suis plutôt de ceux qui circulent ; au risque parfois de la superficialité, mais avec le luxe d'un horizon qui s'élargit constamment.

C'est en circulant que vous vous êtes trouvé vous-même ?

Chaque expérience est un enrichissement. Plus on circule et plus on établit des ponts. J'ai par exemple retrouvé dans le journalisme ce qui m'avait motivé dans la philosophie ; pouvoir passer d'une réflexion sur l'esthétique à une réflexion sur l'épistémologie de l'histoire des sciences, etc. Pendant dix ans, j'ai eu trois heures en fin de journée sur LCI où je commençais par la politique et terminais en recevant des artistes, après être passé par des débats de société. Là, pour le coup, j'avais le sentiment d'être en résonance avec l'époque et la période. Mais ce succès est personnel. Il n'est pas tellement lié à la reconnaissance des autres... Pareil, j'ai écrit une quinzaine de livres ; certains se sont plutôt bien vendus, d'autres pas. Ceux que je préfère sont souvent ceux qui n'ont pas eu le succès qu'ils auraient à mon avis mérité. C'est un échec d'un point de vue commercial, mais c'est pourtant un succès en matière d'adéquation entre ce que je voulais écrire et ce que j'ai écrit.

Vous qui avez croisé énormément d'artistes, d'hommes de pouvoir ou d'intellectuels, avez-vous pu constater qu'ils partageaient quelque chose en commun ?

C'est vrai que j'en ai croisé une flopée, et vous avez raison de mêler ça, parce que finalement la psychologie, la physiologie d'une bête de la politique ne sont pas tellement différentes de la pathologie d'un artiste... Je pense que ce sont, d'une façon ou d'une autre, des gens décalés. Les plus intéressants, selon moi, ce sont ceux qui avaient soit des fêlures intimes, soit des choses à se prouver. Quand les gens sont complètement conformes à eux-mêmes, dans une espèce d'absence d'inquiétude, il n'y a pas de place pour la pulsion artistique, la pulsion de pouvoir ou bien la pulsion de séduction. Il s'agit souvent de gens un peu cassés, un peu morcelés. Ce sont du moins ceux qui m'ont le plus intéressé ; peut-être aussi parce qu'en miroir ils me renvoyaient à mes propres

fêlures... J'ai toujours l'impression qu'on est une sorte de puzzle avec des pièces qui s'assemblent et que les gens un peu singuliers sont ceux qui ont du mal à rassembler ces pièces de façon harmonieuse.

Vous avez rencontré des gens qui avaient tout pour eux, la singularité, le talent, et qui ont pourtant emprunté des routes de perdition.

C'est vrai. J'ai connu des artistes qui ont mal fini, soit par des suicides, soit par des addictions absolument destructrices. Ces choses-là, malheureusement, ne pouvaient souvent pas être séparées de leur personnalité. On ne pouvait pas séparer le bon du mauvais côté au scalpel ; justement parce que tout découlait de leurs angoisses. C'est dans leurs angoisses qu'ils trouvaient l'énergie de renaître. Il y a un artiste que j'ai beaucoup fréquenté, que j'ai beaucoup aimé, Claude Nougaro. Il était habité par la langue et la musique. C'est pour moi l'un des artistes qui a le mieux réussi à adapter le jazz ou les mélodies brésiliennes à la prosodie française. Mais Claude se déchirait dans l'alcool. Je le ramenais de boîte de nuit dans un état incroyable et pourtant il avait un Olympia ou un Zénith le soir même. Je me disais : « *Mais jamais il arrivera à le faire* », et puis, comme un phénix, un quart d'heure avant, il ressuscitait. Voilà quelqu'un qui était en tension permanente entre un mal de vivre, un mal d'être, et puis la flamboyance. Même si c'est difficile de faire une réponse définitive, je crois que leur présence dans le champ culturel ou politique était liée à leur incapacité à aller bien.

Qu'avez-vous appris face à l'adversité ?

C'est une épreuve de dénarcissisation. Sur 99 % de papiers positifs, tu en a un qui est négatif. Dix ans après, c'est de celui-là dont tu te souviens. Pourquoi ? Ce n'est pas par masochisme. En ce sens, je suis un peu comme mes copains artistes, mais je pense qu'il y a une sorte de fantasme enfantin dans le geste artistique, une forme de fantasmation à vouloir s'adresser aux autres.

« *Maman, regarde-moi* ». On a tous ce fantasme d'être unanimement apprécié et aimé. C'est un apprentissage compliqué de comprendre qu'en fait l'important c'est de provoquer des émotions et d'accepter que ces émotions puissent être négatives et se retourner contre vous. Ça, c'est une leçon de vie. Au début, on ne le supporte pas et à la fin on se dit que d'un certain point de vue, rien n'est pire que l'indifférence. Ça fait partie du deal de départ. Il faut l'accepter.

Est-ce que finalement la réussite ce n'est pas simplement d'arriver à rester soi-même ?

C'est vrai, et en même temps c'est une fausse solution, parce qu'on change soi-même tout le temps. Il y a un film qui pour moi est une sorte de talisman : *Nous nous sommes tant aimés*, d'Ettore Scola. Dans le portrait de ces trois copains de la résistance, qui se déroule dans la vie politique italienne de l'après-guerre jusque dans les années 1970, la question est justement de savoir ce que cela veut dire de rester fidèle à soi-même. Qu'est-ce que c'est de se trahir ? On voit que c'est extrêmement compliqué. On voit qu'il y a des gens qui se sont trahis eux-mêmes, et puis il y a des gens qui se trahissent en restant fidèles à ce qu'ils furent, tout simplement parce qu'ils n'ont pas su changer. J'ai toujours pensé qu'on était plusieurs en soi. J'ai eu l'honneur d'être très ami avec une personnalité impressionnante, Gilles Deleuze. Avec Félix Guattari, il a écrit *Mille Plateaux*, un livre compliqué mais très beau qui commence comme ça : « *Nous avons écrit [ce livre] à deux, comme chacun de nous est plusieurs, ça faisait beaucoup de monde autour de la table* ». J'adore cette phrase. Elle résume un peu ma vie. J'ai l'impression d'avoir toujours été plusieurs à ma propre table. Dire que le succès c'est être fidèle à soi, encore faudrait-il savoir qui est ce soi. Être fidèle à soi, oui... seulement si on peut le mettre au pluriel.

Barthélémy Grossmann

« DIRE QUE LE SUCCÈS C'EST ÊTRE FIDÈLE À SOI, ENCORE FAUDRAIT-IL SAVOIR QUI EST CE SOI. ÊTRE FIDÈLE À SOI, OUI... SEULEMENT SI ON PEUT LE METTRE AU PLURIEL. »



Capture d'écran Dae Su via YouTube

TAKESHI KITANO

Homme-orchestre par excellence, Takeshi Kitano a su s'imposer dans de nombreux domaines artistiques en gardant une liberté totale. Une véritable légende que nous avons rencontrée à l'occasion de la projection de son film *Kubi*, en sélection à Cannes.

« DANS MA VIE
J'AI EU
L'OCCASION
D'ASSISTER À
LA DÉCHÉANCE
DE CERTAINS
INDIVIDUS. »

Les samouraïs de *Kubi*, votre dernier film projeté dans le cadre de Cannes Première, sont de vrais traîtres. Obsédés par l'argent, ils passent leur temps à se mettre au service du plus fort en attendant la moindre occasion pour le trahir. Loin de l'image du preux et noble samouraï, vous racontez une autre histoire de la conquête du pouvoir...

Takeshi Kitano : Effectivement, cette période historique a souvent été traitée, que ce soit dans les films, les livres ou bien la chaîne nationale de télévision ; mais toujours de la même façon. Il s'agit toujours de grandes et belles histoires mettant en avant l'honneur et l'intégrité des samouraïs. Moi, je voulais donner une autre interprétation de l'époque et c'est avec cette idée que j'ai écrit mon scénario. Je suis heureux que cette vision ait désormais voix au chapitre.

Au cours du film, un des personnages lance à son auditoire : « Mais vous êtes tous tarés ». Cette réplique pourrait-elle avoir pour destinataire le monde d'aujourd'hui ?
Ça n'était pas voulu au départ, c'est votre interprétation, mais oui, d'une certaine manière, c'est une coïncidence heureuse, car le monde n'a finalement pas changé.

Vous qui êtes un artiste et un entrepreneur ayant magistralement réussi dans

les deux domaines, avez-vous eu à faire au genre d'individu sans foi ni loi que l'on retrouve dans *Kubi* ?

Je ne les côtoie pas, j'essaie de les éviter autant que possible. D'ailleurs, je suis pratiquement asocial. J'ai eu plusieurs demandes de rencontre provenant de la part du Premier ministre japonais. Je les ai toutes refusées. Je sais d'avance qu'il souhaite m'utiliser politiquement.

Dans *Kubi*, c'est à un véritable renversement de valeurs auquel l'on assiste. Comment parvient-on à traiter de l'inverse de ce que l'on défend ?

Oui, c'est grâce à mon vécu, à l'expérience que j'ai accumulée jusqu'à aujourd'hui et aux souvenirs que je garde de certaines personnes qui ont croisé ma route que j'ai pu traiter les côtés sombres de l'histoire et plus précisément de certains hommes. Dans ma vie, j'ai eu l'occasion d'assister à la déchéance de certains individus ; des gens qui subissaient une espèce de chute. Sur le moment on n'est pas en mesure de comprendre pourquoi tout ça survient. Ce n'est qu'avec le temps et l'expérience que ces souvenirs sont remontés rafraîchis d'une certaine compréhension des événements.

Barthélémy Grossmann

« IL Y A UN CONSEIL TRÈS CÉLÈBRE : ESSAIE D'ÊTRE GENTIL AVEC LES GENS QUE TU CROISES EN MONTANT, PARCE QUE TU LES RETROUVERAS EN DESCENDANT. C'EST TOUT À FAIT VRAI ! »

FRÉDÉRIC

BEIGBEDER

Pour l'écrivain de *Un roman français*, il n'y a pas d'école pour le succès. Si on le cherche, mieux vaut s'en remettre aux hasards et au monde de la nuit.

« CE QU'IL FAUT RETENIR, C'EST QUE DANS LE DOMAINE ARTISTIQUE LES SUCCÈS SONT IMPOSSIBLES À ORGANISER. ILS SONT SIMILAIRES À CE QU'ÉTAIT MON AMBITION, CE SONT DES ACCIDENTS. »

C'était quoi votre ambition au départ ?

Frédéric Beigbeder : C'est bien d'avoir de l'ambition. Moi je n'en avais pas tellement. J'ai l'impression que ma vie a été une suite de hasards. Je ne savais pas trop ce que je voulais faire. Bon, j'aimais bien écrire, mais je n'osais même pas rêver d'une carrière d'écrivain. J'ai donc fait des études pour retarder l'échéance, et puis encore d'autres études, et puis à un moment, il a bien fallu que je travaille, c'est comme ça que je suis entré dans la publicité. Après réflexion, j'ai quand même l'impression que tous ces hasards sont liés à la nuit. Être beaucoup sorti a été plus important que mes diplômes en réalité. Sortir, organiser des fêtes, voir des gens ivres, ça m'a permis de devenir journaliste, de devenir animateur-radio, puis télé. Le conseil le plus utile que je donnerais aux jeunes, c'est donc de ne pas faire d'études et de sortir.

De vivre...

De rencontrer du monde et de s'amuser la nuit. Car il faut tout de même briller et pour briller il faut faire un effort ; il faut être présentable et un peu marrant, oser parler aux gens, surmonter sa timidité, ne pas rester dans son coin. La nuit, je crois, donne du talent...

Briller en société, c'était ça votre définition du succès au départ ?

Les moments où j'ai eu des livres qui se vendaient bien ont été des moments très solitaires et très mélancoliques. Si je repense à *99 francs*, qui en réalité raconte mon divorce et qui est écrit dans un état dépressif accompagné d'une haine certaine de mon métier, je ne peux que repenser à une période triste. En termes de ventes, c'était un succès, mais ce succès était en réalité le résultat de nombreux échecs personnels. Cette expérience m'est arrivée plusieurs fois. *Windows on the world* et *Un roman français* ont été des succès, mais les succès d'un homme triste. C'est peut-être une coquetterie de dire que pour moi le succès n'a pas été ressenti comme un succès, mais plutôt comme du

malheur. Mais le succès c'est terrible, c'est une sorte de chose incontrôlable qui vous tombe dessus et qu'on essaie de rattraper pour que ça recommence ; alors on essaie de réécrire le même livre mais on n'y arrive pas. Les gens sentent quand on calcule. C'est pitoyable. Ce qu'il faut retenir, c'est que dans le domaine artistique les succès sont impossibles à organiser. Ils sont similaires à ce qu'était mon ambition, ce sont des accidents. Je ne pourrai jamais reproduire ce qui m'est arrivé.

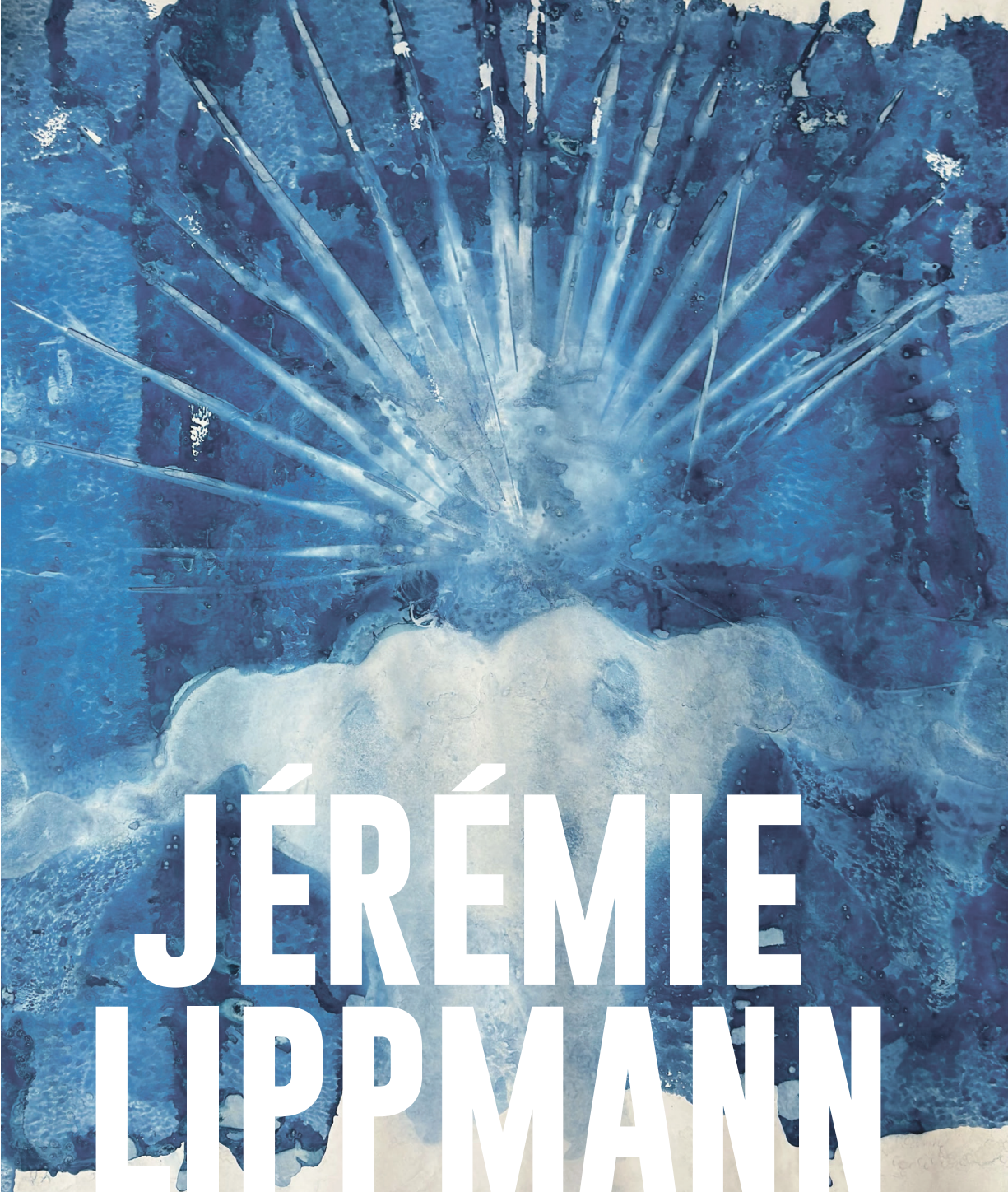
Quelle est la plus grande leçon que vous avez apprise sur la route de votre carrière, face à l'adversité, face aux gens ?

Il y a un conseil très célèbre : « *Essaie d'être gentil avec les gens que tu croises en montant parce que tu les retrouveras en descendant* ». C'est tout à fait vrai ! J'ai la chance d'avoir une bonne éducation parce que ma mère est d'une famille aristocratique ; elle m'a donc appris la politesse et je pense que ça, c'est crucial, de rester souriant et d'essayer de rester humble. Je ne dis pas que j'y suis toujours parvenu. J'ai eu des phases de gros connard ; mais je pense que dans l'ensemble ça m'a sauvé. Je suis resté à peu près identique, je crois.

Est-ce que ce ne serait pas ça la recette du succès, rester soi-même ?

Être toi-même, les gens s'en foutent. Ils s'habituent à toi et ensuite t'es démodé. Ça, c'est le pire. J'ai quand même eu une longue période durant laquelle j'étais *has-been*. Je pense que c'est dû au fait que désormais on meurt trop vieux. Les écrivains que j'aime sont tous morts jeunes. Moi, j'ai eu un peu de chance car j'ai connu des rebonds. J'ai retrouvé le public au cinéma avec *L'amour dure trois ans*, par exemple. Les succès viennent, s'éloignent, parfois ils reviennent ; que l'on reste soi-même ou non, on ne sait jamais pourquoi.

Barthélémy Grossmann



JÉRÉMIE LIPPMANN

Le succès comme coup de théâtre,
l'approche sensible d'un metteur en scène.

C'est une vaste interrogation qui a une réelle résonance dans le monde contemporain d'aujourd'hui. Voilà un mot, la réussite, qui est intimement lié à la vie d'un être humain et son rapport qu'il entretient avec l'autre, à son auditoire. Souvent, le succès s'apparente au monde du spectacle, aux gens qui applaudissent à l'issue d'une représentation, d'une exposition ou bien d'un prix. Dans tous les cas, il y a un auditoire. Le succès est une récompense. D'ailleurs, au théâtre, il y a ce mot que l'on dit avant une première : « merde ». L'origine de cette tradition remonte à l'époque où l'on évaluait le succès d'une pièce au nombre de crottins de chevaux qui jonchaient le parvis du théâtre ; signe d'un afflux important de calèches venues déposer les spectateurs. Mais je pense que l'idée que l'on se fait du succès évolue avec l'âge.

En tant qu'artiste, je sais à quel point cette dimension du succès peut être tortueuse. Au départ, quand on va voir sa famille et qu'on dit : « En ce moment, j'ai des projets... », les gens plus âgés vous demandent : « Quel est ton travail ? » ; et là, un vide s'empare de vous parce qu'on ne sait pas quoi répondre. Contrairement à quelqu'un qui répondrait qu'il travaille à la banque ou bien dans un

café, l'artiste, lui, dit qu'il est en train d'étudier, de réfléchir, de se nourrir de la vie, des gens, d'observer. Je crois qu'il est important d'accueillir toutes ces expériences, les chemins de traverse, les moments de doutes aussi bien que ceux qui sont heureux. Mais il ne faut jamais être naïf sur le fait que le chemin est très long. Nos prédécesseurs, tels que les grands peintres ou les grands écrivains nous ont appris que les embûches sont justement constitutives de leurs œuvres. Quand on avance dans son parcours on apprend au fur et à mesure que ce qui compte, c'est le chemin.

Le succès, pour moi, n'est qu'un moment, c'est un instantané. La préciosité du sentiment qu'il provoque, cette émotion qui fait vibrer son cœur pour lui donner la force d'entreprendre d'autres croisades, est quelque chose qui doit être gardé précautionneusement. Par-dessus tout, je crois que la réussite, il convient de ne pas la chercher. C'est l'accident qui peut nommer une réussite. Ce n'est pas l'intéressé qui doit la nommer, mais plutôt l'autre, celui qui regarde le résultat et qui peut dire : « Là, je considère que c'est un succès ».

BIOGRAPHIE EN PROSE

« Assieds-toi contre ce tronc et écoute moi, Molière va finir par venir et j'suis pas éternel. J'suis personne juste un mec allongé dans l'herbe devant toi, j'me fous de tout, je sais rien mais écoute ces mots bleus. Ça risque d'être compliqué, je suis de mauvaise humeur je t'avoue mais j'assume, je contrôle.

C'était Eugène et sa biche ce soir-là, c'était pas nous « on est là pour faire de l'utile alors parlons-en » disait-il.

C'était en plein hiver 2009 avec Nathalie et Pascal à l'atelier de Lourcine, on avait froid, on faisait pas chien chien.

À force de vivre ensemble,
de toujours tout partager,
De s'être jamais séparés,
paraît-il qu'on se ressemble...

Rappelle-toi du chaos du 20 novembre quand Cecile a tout cassé. Elle voulait des madeleines à tout prix, elle a mis l'feu au lycée. Putain l'vestige. On en a tous fait des nuits blanches et toi t'as rêvé des mois à voix haute « *Vénus à la fourrure, venus à la fourrure.* » (Lou Reed)

On était flippés en permanence,
On arrêta d'fumer, d'boire,
On s'mettait à l'abri du soleil.

Souviens-toi nos assemblées éloquentes à la rivière des champs avec Nico, Eugène et Laurent. On cherchait la lune, on la trouvait jamais.

On s'prenait pour des étoiles en les regardant et on écrivait des centaines de discours dans une vie qu'on s'racontait. On avait les mots justes, juste ce qu'il faut. Putain c'était tellement démodé mais l'amour c'est fait pour ça et c'est comme ça.

Comme BB qui court rejoindre Serge en secret pour écrire leur texte « je t'aime moi non plus... » en y croyant tellement. C'était une Reine d'Autriche notre Brigitte.

Aujourd'hui en y r'pensant on dirait N comme never again.... on s'mettait tellement en scène. Paris avec des femmes aiguisées comme des lames à jamais laisser le dernier mot.... J'aimerais te parler du bon temps qui est mort ou qui reviendra en serrant dans ma main tes petits doigts mais...

Ça allait à toute vitesse, on s'foutait tant de qui allait payer pour nos dégâts, notre Paname sous les bombes... Notre drôle de genre aurait fait vibrer un Bataclan rien qu'en parlant d'bouquins...

Je ferai plus le con, j'ai appris ma leçon. Il y a que ceux que vivent l'indicible qui peuvent nous expliquer l'inconcevable....

Nathalie, Pascal et Eugène sont devenus rouges et s'sont barré chez le vieux neils en hurlant « *Vous n'aurez pas le dernier mot* ». Richard te le jurera 88 fois et à l'infini si tu me crois pas.

J'en ai des bouffées à devoir te prouver ma non culpabilité. J'en n'ai pas l'air et toi non plus. J'ai jamais voulu être connu, le seul sujet qui ne m'intéresse pas, c'est moi. On court après du temps perdu et Marcel me harcèle. Alors bouche cousue car je suis en rivalité, on me critique et je songe sérieusement à tout balancer. C'est dans mes cordes, j'suis ouvrier de l'imagination, j'ai pas peur du changement et j'vole comme un oiseau... »



OLIVIER GOY

La force et le courage sont au cœur de la réussite. Certains, comme Olivier Goy, n'ont pas attendu l'adversité pour se révéler. Au contraire, cette dernière n'a fait que renforcer son désir d'honorer la vie.

« JE SAVAIS QUE LES CASSURES ÉTAIENT UNE EXCELLENTE OPPORTUNITÉ DE SE RÉVÉLER. LA MALADIE, C'EST LA MÊME CHOSE. »

Votre comportement est un vrai message de force et de courage. La manière dont vous affrontez la maladie raconte beaucoup de qui vous êtes. Cela me fait penser à cette citation : « C'est à ce signe qu'on distingue les vrais héros ; ils ne se plaignent jamais de leur sort ».

Olivier Goy : C'est un signe que nous avons réussi notre mission avec la réalisatrice Stéphanie Pillonca. Peu importe que vous soyez malade, handicapé ou en bonne santé, le but est que vous voyiez la vie différemment en sortant de la salle de cinéma. Au moins pour 48 heures.

Aujourd'hui, avec votre film documentaire qui va sortir au cinéma et vos interventions publiques pour faire connaître les enjeux de cette maladie, vous semblez mener un combat pour les autres. On associe souvent le succès à une conquête individuelle, tournée vers soi, mais dans quelle mesure le succès des autres participe-t-il du nôtre ?

Ce documentaire est une main tendue à tous, mais a aussi vocation à agir très concrètement ; pour une meilleure acceptation du handicap ; pour faire avancer la recherche. En vendant mes photos de tournage en Antarctique, nous avons déjà levé un million d'euros pour l'Institut du Cerveau. Aussi, Mediawan et moi avons décidé de donner 100 % des profits à l'Institut. Ce film est un haut-parleur pour mes combats. Se sentir utile, c'est le plus valorisant des succès.

Le mot « réussite » a-t-il toujours eu la même signification pour vous ?

Oui, j'ai toujours été en mission. J'ai toujours cherché à faire des choses utiles. La réussite, c'est cela pour moi : faire le plus de choses utiles possible.

Avant votre diagnostic, vous considériez-vous comme ayant réussi ?

La réussite, c'est d'avoir les deux pieds sur terre, bien ancrés dans le réel. Ne pas se mentir sur qui on est vraiment. Avoir une famille, des amis qui vous aiment et que vous aimez. Et, accessoirement, pas de souci financier. Le choc de la maladie m'a prouvé que j'étais bien en équilibre.

Quel était votre rapport à la mort

avant d'apprendre que vous étiez atteint de la maladie de Charcot ?

Comme tout le monde, j'ai été confronté à la mort de proches. Même à la mort prématurée. Deux de mes associés sont morts à 40 ans. J'avais peur de la mort. Je ne me pensais pas capable de la regarder en face.

Quelle a été votre première réaction lors de cette annonce ?

L'annonce de cette maladie a été un énorme choc. J'étais perdu. Incapable de voir du positif dans toutes les informations que je recevais. Trois à cinq ans à vivre. Pas de traitement. Prisonnier de mon corps qui se dégrade. Bref, je déprimais. Heureusement, une psychologue fantastique à l'hôpital me guide et me tend la main. Au bout de trois mois, grâce à elle, je comprends que si je déprime, je vais me punir deux fois. Il faut que je vive intensément, malgré l'annonce de ma mort prochaine. Après tout, nous allons tous mourir.

Face à la maladie, avez-vous tenté d'appliquer les comportements qui avaient fait votre succès en tant qu'entrepreneur ?

Bien sûr ! En 25 ans d'entrepreneuriat j'ai connu des moments difficiles ; et souvent, c'est dans la difficulté que j'ai été le meilleur. Je savais que les cassures étaient une excellente opportunité de se révéler. La maladie, c'est la même chose.

Qu'est-ce que la maladie vous a appris ?

Savoir profiter. Sans regretter hier. Sans avoir peur de demain. Être pleinement dans la vie.

Et si tout était à refaire ?

Les difficultés de la vie et la mort s'imposent à nous. On ne refait pas le match.

Et maintenant, qu'est-ce qui reste à faire pour que votre vie soit réussie ?

Comprendre que la mort est un processus normal. Il ne faut pas en avoir peur quand on est vivant. Il ne faut pas non plus se gâcher la vie en pleurant ceux qui sont partis. Ce message est directement adressé à ma femme et mes enfants ! Ma vie sera réussie quand ils l'auront compris.

Barthélémy Grossmann



JIMMY

10 % de Barthélémy Grossmann
100 % Jimmy

© Jimmy ©Barth and co Films

Jimmy évolue en même temps que son créateur. Il lui sert de miroir pour raconter ces histoires. *JIMMY* sera le premier long-métrage d'une trilogie sur l'art. Dialogue entre le créateur et son personnage.

C'est quoi votre définition du succès ?

Jimmy : Ce qui compte, c'est l'œuvre finale d'une vie ; qu'est-ce que j'ai construit pour les autres, pour les générations futures, comment j'ai utilisé le temps qui m'a été imparti sur terre ? Lorsqu'on a une vision à long terme, on n'atteint pas ses objectifs en ligne droite, c'est une longue route qu'il faut construire étape par étape, il faut se tromper, essayer des échecs ; et le succès c'est d'arriver à rester soi-même en devenant meilleur chaque jour un peu plus.

Vous avez décidé de suivre votre propre route sans prêter attention au monde de l'art ?

Je crois à l'individualité, je ne crois pas aux décisions collégiales. Je ne crois pas qu'une vision originale et ambitieuse puisse être partagée par plusieurs personnes au même stade. J'estime qu'un galeriste doit avoir autant de talent qu'un artiste. Aujourd'hui, tous veulent le résultat sans le processus. Pour moi, un artiste doit créer, investir son être tout entier dans son art ; et un galeriste doit le financer, l'accompagner, soit en vendant ses œuvres, soit en misant sur l'avenir. Dans les deux cas, il doit s'investir en temps et en argent. Il faut qu'il y ait l'aspect du risque des deux côtés. Chez l'artiste et chez le galeriste. Un galeriste doit être un tueur ; pas pour exploiter son artiste, mais pour le défendre sur le marché. En tant qu'artiste, quand on a une vision avec des objectifs qui exigent votre vie toute entière pour les accomplir, on ne se marie pas à n'importe qui, n'importe comment. Seul le temps remet les choses à leur juste place.

N'y a-t-il pas des codes à respecter pour réussir dans l'art ?

Un artiste ne doit s'imposer aucune limite, il doit parfois aller trop loin, se perdre pour se retrouver, c'est une métaphore de la vie aussi, comment devenir fort et meilleur sans se confronter à l'adversité. Le seul code de conduite c'est : « *Ta liberté s'arrête là où commence celle des autres.* »

C'est quoi le message que vous souhaitez transmettre au monde à travers vos œuvres ?

J'aimerais que chaque être humain prenne conscience qu'il est un joyau, qu'il possède tout en lui pour créer des choses sublimes et ce, dans tous les domaines. Avec mon travail j'essaie de créer des passerelles vers la nature profonde de l'âme humaine. Avec mon art j'ai pour ambition de connecter les gens à leur vérité pour qu'ils trouvent le courage de construire leur propre route vers le succès.

Avez-vous étudié l'art ?

J'ai commencé mes études le jour où j'ai quitté l'école, à l'âge de quinze ans. Tous les jours je lis, je me remets en question, j'observe les gens. Je partage mon savoir et j'absorbe le leur. Ça me touche les gens qui ont des vrais parcours de vie. Par exemple, dans mon équipe, il y a des gens qui ont fait de la prison, des personnes qui n'ont pas été épargnées par la vie, et ont commencé à respirer dans le dur, je ne porte aucun jugement sur le passé des gens, on court tous un long marathon, mais pas avec la même ligne de départ. J'ai une grande croyance en l'humain et je pense qu'il faut avoir été dans la pénombre pour voir la lumière briller. Ce sont les gens qui ont des failles qui m'intéressent le plus. Ce qui est beau c'est quand les gens souhaitent s'améliorer, devenir meilleur. Le monde est une université à ciel ouvert ; il faut simplement prendre le temps de s'intéresser aux autres et c'est très beau ce qui peut arriver à chaque instant. C'est la magie de la vie.

Vous semblez avoir des ambitions très élevées, aussi bien artistiques que financières ; deux domaines diamétralement opposés ?

Je veux le succès et l'argent pour servir mon art et ceux qui sont tombés au combat, tous ces artistes qui ont été détruits, découragés, et pour qui les circonstances n'ont pas toujours été favorables... Je

pense à eux sur ma route, et je veux soutenir mes semblables, ces diamants bruts qui sont trop différents pour être polis par la superficialité et ont besoin d'un processus. Personne ne me fera douter sur ce que je souhaite transmettre, je sais qui je suis et je sais ce que j'ai sacrifié pour mon art, « *tu aimes ou tu n'aimes pas* », ce n'est pas mon problème, mais tu ne pourras jamais contredire ma rage et la douleur qui sont en moi, ni le message que je souhaite transmettre. Je suis déterminé et je n'ai pas de plan B. Le plan B tue le plan A.

Vous êtes prêt à aller jusqu'où pour votre Art ?

Je vis pour mon art, ma vie appartient à mon art.

Vous semblez avoir une confiance en vous inébranlable, qui peut être perçue comme de l'arrogance, vous avez toujours cru en vous ?

Tous les jours je remercie la vie d'être vivant, de pouvoir réfléchir, d'être libre, d'avoir la force de me battre. Peu importe comment on l'appelle mais je crois que je suis guidé par Lui, là-haut, qui veille sur nous tous... J'ai reçu la vie en cadeau et je vais tout faire pour créer une œuvre gigantesque avec.

C'est quoi le secret pour réussir ?

Je n'ai pas encore réussi... Mais je dirais que le secret c'est de ne jamais s'arrêter... La vie c'est un mouvement perpétuel. Il faut tous les jours s'observer soi-même, devenir meilleur dans son comportement et dans ses pensées, car c'est ce qui nous façonne. Et j'ajouterai : faire confiance au temps.

Barthélémy Grossmann

